

Etienne Barilier, *Piano chinois. Duel autour d'un récital*. Ed. Zoé, 2011

Mei Jin est jeune, belle, chinoise, et possède une technique pianistique hors du commun. Tout simplement miraculeuse aux yeux du critique Frédéric Ballade, elle n'est qu'une virtuose sans âme pour son jeune confrère Leo Poldowsky. Leur débat par blogs interposés constitue le point de départ de *Piano chinois*, le dernier roman d'Etienne Barilier. Un roman ? Assurément, et dans la meilleure tradition du genre épistolaire, car pour expliquer leurs divergences, les deux critiques vont se livrer par courrier électronique une joute sans merci où fusent les traits d'esprit et règne en maître un humour assassin. Le masque des pseudonymes tombe et révèle les cicatrices mal refermées du désir, de la jalousie et des ambitions frustrées. Le plaisir que l'on a à voir se composer par touches successives ce double portrait réciproque suffirait à recommander la lecture de *Piano chinois*. Ce n'est pas tout. La fiction n'est que prétexte à formuler des questions essentielles, de celles que se pose tout musicien, tout auditeur responsable : « Qu'est-ce qu'une bonne interprétation ? Et qu'est-ce que le sens de la musique ? ». Importantes questions, auxquelles Barilier s'attaque de très haut, mais non sans considérer les partitions de très près. Et ce n'est pas le moindre mérite de *Piano chinois* que de proposer de véritables analyses de telles œuvres de Scarlatti, Chopin, Brahms... Barilier s'y montre attentif à tout ce qu'une interprétation peut révéler du sens profond d'une œuvre, voire de sa cohérence secrète. Je pense notamment aux remarques concernant la Sonate « funèbre » de Chopin. Et il faut dire qu'à son tour, il sait trouver le phrasé qui rend compte de la beauté des sons par la musique du verbe. « La musique et les mots ne font jamais très bon ménage, et nous autres, critiques le savons mieux que personne », déclare Frédéric Ballade. « C'est d'ailleurs pourquoi nous sommes si souvent sévères : de la musique, il est plus facile de déplorer l'absence que de saluer la présence. Lorsque cette présence est avérée, seul convient le silence ». A cet aveu d'impuissance, Barilier offre une fois de plus, car il n'en est pas à son coup d'essai, un splendide démenti. Et l'on pense plus d'une fois aux « critiques poétiques » du romantisme allemand, et en particulier aux romans d'E.T.A. Hoffmann, dont se retrouve ici à la fois l'ironie et l'esprit de répartie dans la dispute esthétique. A la différence, cependant, qu'aux paraphrases qui évoquent les sons s'ajoutent ici les métaphores qui donnent à voir le geste de l'interprète, ses mains, son visage. Car pour Ballade (et l'on imagine qu'il en va de même pour l'auteur), un concert est « de la musique incarnée dans des corps ».

L'œil participe au plaisir esthétique, et peut, s'il est témoin d'images disgracieuses ou laides, le contrarier. Or ces laideurs, à l'âge du télévisuel relayé par Internet, sont filmées en gros plans par des caméras indiscrètes. Lorsqu'une interprète comme Mei Jin offre au contraire le spectacle d'une maîtrise souveraine de la difficulté, comment ne pas reconnaître que « la beauté portée par la beauté nous comble d'une joie singulière et légitime ? ». Oui, répond son contradicteur, mais l'esthète comblé par de la « musique incarnée » dans une femme si séduisante ne risque-t-il pas de perdre tout sens critique ? Plus grave encore : son plaisir est-il encore « désintéressé » ? Refuser l'abstraction à la Hanslick au profit d'une vision existentielle de l'art est une chose, s'abandonner au rêve qui « confond la musique et la musicienne » en est une autre.

Si l'inconditionnel encenseur semble menacé de se perdre dans les liaisons dangereuses du fantasme, son adversaire n'en est pas moins, de son côté, prisonnier d'un préjugé autrement plus grave, selon lequel une musicienne chinoise serait incapable d'une interprétation authentiquement vécue. En réalité, ce débat ne fait que répercuter, à une échelle géographique plus ample, les aberrations racistes et nationalistes de sinistre mémoire. L'intérêt de revenir sur une cause gagnée de longue date par l'évidence de la réalité réside dans ses ramifications historiques et esthétiques. Pour montrer qu'il ne croit qu'à un seul sang en matière de sensibilité, « celui qui se transmet non par l'union des corps mais par la communion des âmes et des esprits », Ballade-Barilier retrace d'étonnantes filiations qui, d'élèves à maîtres, lient la Chine d'aujourd'hui à Czerny et Liszt. L'historien ne s'arrête pas en si bon chemin, et évoque des témoignages plus anciens encore sur les réactions des Chinois à la musique européenne. C'est donc son universalité qui est ici en jeu, mais aussi sa singularité. On touche ici à un nouvel objet de dispute entre les critiques : tandis Poldowsky est convaincu que « toutes les musiques se valent, parce que tous les humains se valent », Ballade considère la musique dite classique comme « la plus précieuse au monde parce qu'elle est aventure de l'âme, de l'esprit, du corps indissociés, dans la liberté, pour la liberté ». Dans cette affaire, on le sent bien, l'auteur nous invite moins à trancher qu'à méditer sur la pertinence des arguments. Car ceux-ci se nuancent au fil du dialogue, évitant tout dogmatisme : « La plus grande œuvre tient sa grandeur de sa précarité », rappelle Frédéric Ballade. « Sans cesse, de siècle en siècle, elle doit conquérir notre amour, mériter notre admiration, respecter notre liberté – et d'abord notre liberté de ne pas l'aimer ». De cette liberté, on ne fait que trop usage aujourd'hui. Les salles de

concert se vident, les maisons de disque déposent leur bilan et certains orchestres symphoniques sont menacés de disparition. A ces réalités succède la virtualité d'Internet, à la communauté du public la solitude devant l'écran. De tout cela, il est aussi question dans *Piano chinois*, et de bien d'autres choses encore, tant il est vrai que ce petit livre de 130 pages donne à réfléchir sur la condition de la musique classique dans le monde contemporain. Un roman somme toute assez loin de la fiction, qui devrait prendre place dans la bibliothèque de tout honnête mélomane, à côté des autres textes de Barilier sur la musique.

Georges Starobinski